

tivateurs, sûrs de conserver le produit de leur récolte en payant exactement le prix de leur ferme, secondaient par leur travail la fécondité du sol. Les tisserands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choisir l'acheteur qui leur convenait le mieux, s'attachaient à perfectionner et à étendre leurs manufactures. Les uns et les autres, tranquilles sur leur subsistance, se livraient avec joie au plus doux penchant de la nature, au penchant dominant dans ces climats; et ils ne voyaient dans l'augmentation de leur famille qu'une augmentation d'aisance. Telles sont évidemment les causes du degré de splendeur auquel l'industrie, l'agriculture et la population s'étaient élevées dans le Bengale.

Combien ces prospérités devaient s'accroître sous l'influence d'un peuple libre et ami de l'humanité! Les plus éclairés des Bengalis n'en doutaient pas. Ils avaient appris avec surprise et admiration que dans les îles britanniques le monarque ne faisait des lois qu'avec la nation; que la nation seule réglait les impositions; que ce n'était qu'avec les secours volontaires de la nation que la guerre pouvait être faite; que toutes les propriétés étaient également sous la sauvegarde de la nation; que les différens ordres de la nation avaient les mêmes droits et les mêmes obligations; que les membres de la nation, quelles que fussent leur naissance, leur fortune, ou leur dignité, étaient jugés par leurs pairs. Ces avantages et les

autres bienfaits du meilleur des gouvernemens étaient devenus le sujet le plus ordinaire des conversations. On les demandait au ciel. Beaucoup de citoyens favorisaient en secret les armes anglaises, et quelques-uns même très-publiquement. L'illusion ne fut pas longue.

Selon l'usage reçu dans tout l'Indostan, en sa qualité de douan, la compagnie ne devait proprement que lever les revenus et en rendre compte. C'était beaucoup trop peu pour un corps dont les armes prévalaient partout. Il voulut être indépendant, ou ne reconnaître qu'une subordination qui ne l'obligeât à rien. Il méconnut le prince qui occupait alors le trône de l'empire. Celui dont de grands intérêts lui avaient fait avouer les droits était réduit à l'état de pensionnaire, et ne devait qu'à la bienveillance de ses protecteurs une subsistance bornée et précaire.

Le vice-roi ou soubab de la province fut dépouillé de toutes les prérogatives dont il avait joui. Il ne lui fut plus permis de faire la guerre ou la paix, de commander ses armées, de nommer ses ministres, de diriger ses finances, de rendre la justice à ses sujets. On alla jusqu'à former sa maison, jusqu'à régler sa dépense, jusqu'à le retenir captif dans son palais, jusqu'à corrompre ses domestiques, jusqu'à l'entourer d'espions qui devaient rendre compte de sa conduite privée et publique. C'était pourtant sous son nom que les Anglais percevaient les contributions. Ce soubab,

L.
Mesures
tyranniques
prises par
les Anglais
au Bengale.

qui était à leur nomination, à leurs gages, semblait donner des ordres. C'est de lui que paraissaient émanés les actes publics, les décrets qui avaient été réellement délibérés à Calcutta; de manière qu'après avoir changé de maître, les peuples pouvaient croire encore qu'ils étaient courbés sous le même joug.

Les vexations que de loin en loin avaient éprouvées les nations européennes établies sur les bords du Gange se multipliaient de jour en jour, par l'avidité de la nation dominante. Si les directeurs de ces faibles comptoirs s'adressaient au gouvernement de Calcutta pour obtenir le redressement de quelqu'un de ces griefs les plus oppresseurs, et qu'il fit semblant de leur accorder sa protection, c'était toujours comme bon office. Il voulait bien qu'on le crût le vrai souverain du pays; mais, pour épargner des embarras à sa métropole, il désirait que cette opinion s'établît plutôt par ses actions que par son aveu.

LI.
Affreuses
déprédations
commises
par les agens
anglais dans
le Bengale.

Les anciens n'envisageaient les finances que sous leur rapport avec le bien général. Cet objet, d'abord secondaire, est devenu avec le temps le premier de tous. Ce n'est plus du bonheur des nations que nos modernes administrateurs s'occupent. Le peu qu'ils ont d'application ou d'intelligence est uniquement tourné vers l'or. A leurs yeux le peuple est une éponge qu'il faut pressurer sans relâche pour qu'il ne perde pas l'habitude de la soumission. Tout est bien, pourvu que les

tributs puissent suffire aux caprices du despote, à l'ambition des ministres, à l'avidité des courtisans. Ces exécrables maximes, dont les institutions même les mieux ordonnées ont bien de la peine à se défendre, ne pouvaient manquer d'être saisies par une société de marchands qui, contre toute apparence, venait d'envahir une région où les métaux précieux du globe entier allaient se perdre depuis une infinité de siècles. Une tyrannie méthodique y succéda à l'autorité arbitraire. L'oppression y devint générale, régulière et continuelle. Les impôts anciennement établis furent exigés avec une sévérité impitoyable, et très-rapidement augmentés. Bientôt on eut recours à des taxes inconnues. Les monopoles se succédèrent avec une célérité effrayante. Il y eut une grande augmentation dans les douanes. On altéra les monnaies, et l'altération s'éleva aux deux cinquièmes. De tous les particuliers européens, les Anglais eurent seuls la liberté de prendre part au commerce de l'intérieur. Pour étendre indirectement l'exclusif jusqu'aux corps privilégiés des autres nations, il fut commandé pour la Grande-Bretagne plus de marchandises que le Bengale n'en pouvait fournir. La compagnie n'aurait pu former un système plus habituellement destructeur, quand son but unique aurait été de corrompre la confiance et la félicité publiques.

Les serviteurs furent encore plus tyrans que leur barbare maître. Leur premier plan fut d'ac-

quérir des richesses par procuration. C'était pour eux que des traîtres aborigènes pillaient les provinces, et les pillaient avec d'autant plus d'audace, que le crédit de leurs commettans les assurait d'une impunité entière. Mais s'ils n'avaient rien à craindre d'un magistrat faible, corrompu et dépendant, ils avaient tout à redouter de ceux avec lesquels ils devaient partager leurs brigandages. Pour leur faire regorger la partie du butin que de sacrilèges conventions semblaient devoir leur assurer, leurs méprisables associés les mettaient aux fers, les attachaient à des poteaux, les faisaient expirer dans les tourmens. Avec le temps, les Anglais s'aguerrirent à l'infamie, et firent eux-mêmes sans pudeur ce qu'ils avaient voulu couvrir d'abord d'un voile imposteur. Alors cette malheureuse contrée devint un théâtre de désolation telle que peut-être on ne l'avait jamais vue dans les empires dévorés par le despotisme le plus insensé. La cruauté et l'injustice marchèrent avec audace sous une protection armée. Des exacteurs levèrent des tributs énormes pour le fisc, et en exigèrent de plus grands encore pour eux-mêmes. La vexation se porta sur toutes les fortunes. Le riche fut dépouillé de ce qu'il avait, quelquefois puni même de n'avoir pas assez; et le pauvre avili, persécuté à raison de sa misère même. L'or versé à pleines mains justifiait tous les forfaits; il n'y avait de coupables que les indigens ou les avarés. Il fallait que tout Bengali livrât ses mar-

chandises au prix, quel qu'il fût, que ses oppresseurs offraient, et qu'il achetât les leurs, n'en eût-il pas besoin, à celui qu'il leur plaisait d'y mettre; il fallait qu'il arrachât les plantes de son choix pour leur substituer celles qui devaient être plus utiles à ses tyrans. Ma plume se refuse à continuer des détails humilians pour une nation généreuse, qui a montré de la grandeur, même dans ses monopoles.

Jusqu'à la conquête du Bengale, la compagnie anglaise avait eu une conduite supérieure à celle des autres compagnies. Ses agens, ses facteurs étaient bien choisis. Les principaux étaient des jeunes gens de famille, qui ne craignaient point d'aller servir leur patrie au-delà des mers, de ces mers immenses que la nation regarde comme une partie de son empire. La compagnie avait vu le plus souvent le commerce en grand, et l'avait presque toujours fait comme une société de vrais politiques autant que comme une société de négocians. Enfin ses colons, ses marchands, ses militaires avaient conservé plus de mœurs, plus de discipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

Qui aurait imaginé que ce corps, changeant tout à coup de conduite et de système, ferait regretter au peuple du Bengale le despotisme de leurs anciens maîtres? Il faut le dire, la corruption à laquelle les Anglais se livrèrent dès les premiers momens de leur puissance, l'oppression

qui en fut la suite, les abus qui se multipliaient de jour en jour, l'oubli profond de tous les principes, tout cela forma un contraste révoltant avec leur première conduite dans l'Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette espèce de problème moral se résoudra facilement si l'on considère avec attention l'effet naturel des événemens et des circonstances.

Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n'avaient été que négocians, il était bien difficile que les Anglais n'abusassent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de sa patrie, l'on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de sa vigueur, l'âme doit perdre de sa force; dans un pays où la nature et les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner; dans des contrées où l'on est venu pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste.

Peut-être qu'au milieu d'une position si périlleuse les Anglais auraient conservé du moins quelque apparence de modération et de vertu, s'ils eussent été retenus par le frein des lois; mais il n'en existait aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie pour l'exploitation de son commerce ne s'appliquaient point à ce nouvel ordre de choses; et le ministère britannique n'y voulut voir qu'une augmentation de richesses pour la nation.

Le premier moyen imaginé pour mettre fin à des attentats qui révoltaient également les deux hémisphères serait couvert du plus profond mépris, s'il n'excitait la plus vive indignation. Afin d'arrêter les vexations que les serviteurs de la compagnie s'étaient jusqu'alors permises, le comité, présidé par Clive, jugea devoir, disait-il, donner une base plus sûre et plus honnête à la fortune qu'ils étaient venus chercher à travers les vagues de l'Océan. Il leur accorda donc la vente exclusive du sel, du tabac, du bétel, objets d'une consommation générale dans le Bengale. Les droits mis sur ces productions devaient rendre deux millions quatre cent mille livres au corps privilégié, et les profits de ce commerce être partagés aux membres de la société, composée de tous ses officiers civils et militaires. Que devait-il arriver? et qu'arriva-t-il? Les employés de la compagnie et les vils instrumens de leur avaricé se répandirent généralement partout, et partout s'emparèrent de ce qui était soumis à leur monopole. Marchands, soldats et conquérans tout à la fois, ils ne trouvèrent aucune résistance à leurs volontés suprêmes. Tout dans leurs mains s'éleva à un prix inconnu depuis l'origine des choses. A quel tribunal les opprimés auraient-ils pu demander justice, puisque les mêmes hommes qui avaient formé, qui exécutaient un plan si inhumain, étaient les maîtres, et les maîtres absolus de la contrée? Ils ne livrèrent d'abord leurs denrées que pour de l'argent;

LII.
Moyens
adoptés pour
mettre un
terme aux
excès.

il fallut les échanger dans la suite contre des effets plus ou moins précieux. Les meubles les plus grossiers et les plus nécessaires eurent leur tour. Avec le temps il ne resta aux malheureux Indiens que le chagrin d'être privés des seules jouissances qui leur faisaient supporter la vie.

Les soins de Clive se tournèrent ensuite vers l'armée. Avant la fin de 1763, l'esprit de mutinerie s'y était glissé. Deux cents Français l'avaient quittée, et au commencement de l'année suivante, plusieurs compagnies européennes, quelques bataillons indiens suivirent ce funeste exemple. On donna cent cinquante livres à chaque soldat blanc, soixante-quinze à chaque soldat noir, le double à chaque sous-officier, et le mécontentement fut apaisé. La plupart des déserteurs rejoignirent même leurs drapeaux. L'insubordination ne tarda pas à recommencer, et elle recommença dans un temps où l'on était engagé dans une guerre très-embarrassante contre le soubab d'Oude. Les Anglais couraient le plus grand risque d'être chassés de leurs possessions. Heureusement pour eux, il leur vint de Bombay, dans ces circonstances, un puissant renfort. Son chef, sûr des troupes qu'il amenait, fit poursuivre, deux jours après son arrivée, un grand nombre de cipayes qui s'éloignaient fièrement du camp, et les y fit rentrer. Vingt-cinq de ces malheureux furent attachés à la bouche du canon, et leurs membres palpitans poussés au milieu de leurs complices. Tout le

corps des Indiens, frappé d'horreur, courut aux armes; mais douze cents Européens rangés en bataille avec dix canons chargés, leur en imposèrent. Des largesses répandues à propos achevèrent ce que la crainte avait si bien commencé.

Ces mutineries répétées donnaient de l'inquiétude. Clive se flatta de les prévenir en composant l'armée de trois régimens d'infanterie européenne de mille hommes chacun, de trente mille cipayes aussi en grandes masses, et de huit cents artilleurs Anglais. Cette organisation, qui obtint la sanction de ses commettans, lui parut avec raison fort supérieure à des pelotons isolés, sans instruction, sans discipline, sans émulation. Le succès semblait avoir répondu aux espérances, lorsqu'un nouvel incident vint ressusciter l'esprit primitif.

Les troupes avaient joui durant la guerre d'une solde extraordinaire. On voulut supprimer cette espèce de gratification quelque temps après la fin des hostilités. Cette économie blessa vivement une milice qui avait donné de vastes provinces et de grandes richesses à la société marchande qui ordonnait le retranchement. Dans leur indignation, les officiers résolurent unanimement de résigner le même jour leur commission. Le complot allait s'exécuter lorsqu'une querelle d'ivrognes découvrit la conspiration. Sans perdre un moment, Clive se porta où le danger était le plus pressant, et avec le secours des trois chefs

de brigade qui n'avaient pas été mis dans le secret, il réussit à ramener les esprits, et à tout faire rentrer dans l'ordre. Pour mettre fin à des associations si dangereuses, les troupes, jusqu'alors réunies, furent distribuées sur toute l'étendue de la domination, où elles devaient appuyer quand il le faudrait, par la force, les collecteurs des impositions. On ne se dissimula pas sans doute que c'était en quelque manière livrer les peuples à une soldatesque féroce, avide et licencieuse; mais on crut avoir écarté cet inconvénient en subordonnant au gouvernement civil l'autorité du général, qui jusqu'alors avait été sans bornes.

Un nouvel objet de la plus grande importance occupa peu de temps après le président du comité. Il avait reçu des sommes immenses pour élever ou pour renverser des trônes, pour commencer des guerres ou pour les finir. Non-seulement on l'avait laissé jouir de ces brigandages, on l'en avait encore récompensé. Cette impunité, ces honneurs enhardirent ses successeurs à multiplier les révolutions. Tout lui parut perdu si ce désordre continuait, et il demanda une loi qui défendit aux agens du corps privilégié de recevoir pour leur compte particulier aucun présent des princes indiens. L'ouverture fut favorablement accueillie. La nation était généralement indignée du faste insolent que venaient étaler à ses yeux des aventuriers que leurs besoins ou leur mauvaise conduite avaient fait naguère sortir de leur patrie;

et la compagnie, assurée de l'approbation publique, entra avec joie dans les salutaires vues de Clive. Ses employés furent obligés de jurer que jamais ils ne s'écarteraient des obligations qu'on leur imposait. Sans doute ce serment fut souvent violé; mais il dut aussi arrêter ceux d'entre ces hommes avides qui n'avaient pas renoncé à toute morale et à toute pudeur.

Tandis qu'on était dans l'attente de ce que ces grandes réformes pouvaient opérer, de nouveaux malheurs vinrent fondre sur le Bengale. Comme si les éléments, d'accord avec les hommes, eussent voulu réunir sur un même peuple toutes les calamités qui désolent successivement l'univers, une sécheresse, dont il n'y avait jamais eu d'exemple dans ces climats, prépara une famine épouvantable dans le pays du globe le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La première, qu'on appelle la petite récolte, est formée par de menus grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent régulièrement au mois d'août, et finissent au milieu d'octobre, qui sont la source de ces productions diverses; et c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on attendait les pluies, qui fit manquer la grande récolte de 1769, et la petite récolte de 1770. Le riz qui croît sur les montagnes souffrit

LIII.
Le Bengale
est ravagé par
la famine.